

CHARLIE HEBDO

12 / CHARLIE HEBDO N° 1193 / 3 juin 2015

► CULTURE

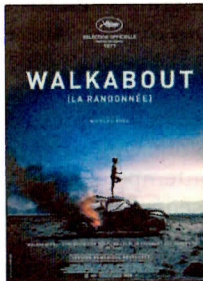
DEUX FILMS FRANÇAIS DÉPRIMANTS RÉCOMPENSÉS

PAS BONNE CETTE ANNÉE !

► CINÉ

PARADIS PERDU

Walkabout, de Nicolas Roeg



Le succès critique et le statut de film culte conquis au fil des ans par *Ne vous retournez pas* (1973) ont presque éclipsé le premier film en solo du cinéaste anglais Nicolas Roeg, *Walkabout*, magnifique fable mélancolique sur le paradis perdu réalisée en 1970, sorte de rêve éveillé d'une civilisation parvenue à son point de rupture et qui, le temps d'un périple en plein bush australien, se souvient peut-être d'une époque où l'homme vivait en harmonie avec la nature et n'attendait d'elle que ce qu'elle pouvait lui donner. Adapté d'un roman signé sous pseudo de l'écrivain Donald G. Payne (*The Children*), le film s'ouvre à Adélaïde, par une succession *staccato* d'images urbaines, version anxiogène d'un film de Tati où se mêlent flux d'hommes et de voitures, fragments d'espaces métallisés, murs de brique et vitres qui isolent. Ce monde tourne, mais ne tourne pas rond. La folie, la robotisation, la déshumanisation sont inscrites au cœur même de ces plans rythmés par les pulsations d'un rôle primitif.

Dès ce prologue, *Walkabout* installe une indécision (d'où regarder ces images ? quel anachronisme portent-elles ?), une forme de flottement dont la mise en scène tirera un parti prodigieux, grâce à un montage riche d'inventions qui tisse entre les contraires des rapports poétiques à élucider : la civilisation industrielle est-elle le cauchemar prémonitoire du jardin d'Éden ou celui-ci, une construction rétrospective qui n'a jamais eu lieu ?

Très vite, un père, un géologue au bord de la rupture, conduit ses deux enfants à la lisière du désert, se suicide sans raison apparente et laisse Elle (Jenny Agutter, 17 ans, déjà sublime) et Lui (son petit frère et fils de Roeg) livrés à eux-mêmes. Le soleil, la faune insolite, la rocaïlle, le manque d'eau, l'espace à perte de vue... Le frère et la sœur font l'expérience d'une planète hostile et grandiose, fascinante et étrangère, jusqu'à la rencontre avec un Aborigène (David Gulpilil), interrompu en plein *walkabout*, cette errance rituelle et mystique au cœur de la Nature que l'enfant entreprend avant d'en revenir transfiguré et adulte. Ensemble, ils vont apprendre à survivre, à se connaître, à se désirer aussi, jusqu'à une séquence finale qui marque un brusque retour au réel et, surtout, l'un des plus beaux moments épiques de l'histoire du cinéma.

Roeg a débuté le tournage avec quatorze pages de script, laissant libre cours à l'improvisation des acteurs, à la découverte d'endroits majestueux, et le film avance au rythme de cet émerveillement inquiet. La puissance de *Walkabout* tient dans la capacité de Roeg à s'affranchir de la syntaxe classique, à multiplier les associations d'images, les raccords abrupts, mais ce qui pourrait virer au pensum symboliste (voire critique) avec obligation de craquer les codes (chasse de l'Aborigène qui ne tue que pour se nourrir/chasse au fusil à lunette par une bande de mercenaires suréquipés) ouvre *a contrario* le film vers des zones inconnues, comme s'il s'agissait de sortir le spectateur zombie de sa léthargie consumériste.

Film séminal, *Walkabout* est rempli d'images fantastiques, mentales, parfois hallucinatoires, et l'essentiel de la *maniera* si particulière de Roeg consiste à sans cesse décaler l'histoire objective que le film nous raconte vers ce point sensible où convergent le singulier et l'universel. Tout du long, Roeg tient deux lignes en même temps. D'un côté, un roman d'initiation à la Nature, à soi et à l'Autre, et, de l'autre, une question lancinante : quel fut le malentendu qui, un jour, brisa le rapport organique des êtres entre eux, de nous et du monde ?

Jean-Baptiste Thoret